

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jedis

ABONNEMENT:

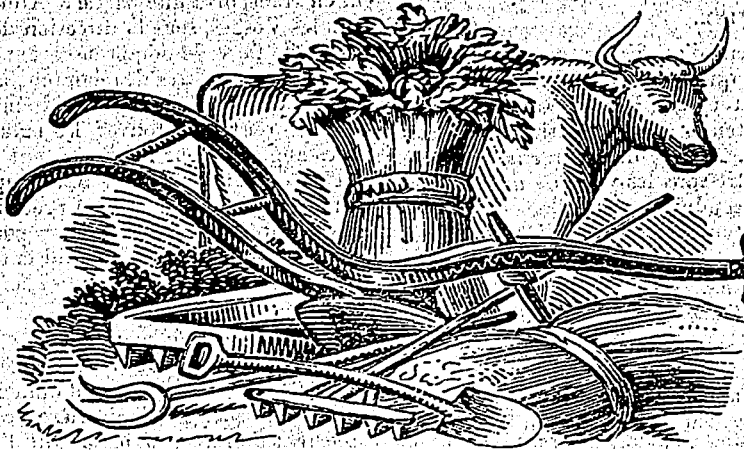
\$1.00, payée invariablement d'avance.

L'abonnement date du 1er avril, 1er juillet, 1er octobre, ou 1er janvier.

On ne s'abonne pas pour moins d'un an.

Tout avis de cessation d'abonnement devra être donné à ce bureau, par écrit, un mois d'avance.

Si la guerre est la dernière raison de ce peuple, l'agriculture doit en être la première.



ANNONCES:

Le insertion, 10 cts. la ligne
2e " etc. 3 cts. "

Pour les annonces à long terme, conditions libérales.

Ceux qui désirent s'adresser spécialement aux cultivateurs, trouveront avantageux d'annoncer dans ce journal.

Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité

Firmin H. Proulx, Editeur-Propriétaire, à qui toutes lettres, réclamations, envois, etc., doivent être adressés franco

MONSIEUR L'ARCHEVEQUE DE QUEBEC

Mgr. l'Archevêque a rendu son âme à Dieu jeudi dernier, à cinq heures et demie de l'après-midi. Quel coup douloureux pour un diocèse que la perte de son premier supérieur ecclésiastique! Mgr. Baillargeon était ce bon pasteur qui veille sur ses brebis avec la plus grande sollicitude. Son zèle pour la gloire de Dieu lui inspirait les plus généreux sacrifices. Personne n'ignore que c'est pour avoir tenté, en dépit d'une faiblesse extrême, de faire, pour la cinquième fois, la visite pastorale, qu'il a été frappé définitivement par le mal qui vient de le conduire au tombeau.

Voici quelques détails biographiques que nous lisons dans le *Répertoire* de M. l'abbé Tanguay :

Mgr. Charles François Baillargeon, né le 25 avril 1798 à l'île aux Grues, fut ordonné prêtre le 1er juin 1822 par Mgr. Plessis. Après avoir exercé le saint ministère en qualité de chapelain à l'église de Saint-Roch de Québec, il fut nommé en 1826 curé de Saint-François, île d'Orléans, et l'année suivante, chargé des cures de l'Ange-Gardien et du Château-Richer. Nommé curé de Québec en 1801, il occupa ce poste jusqu'au 16 mai 1850. A cette époque, il partit pour Rome, en qualité d'agent, de procureur et de vicaire général de l'archevêque et des évêques de la province de Québec. En 1850, coadjuteur de l'archevêque de Québec, il reçut à Rome, le 14 janvier 1851, les bulles qui le nommaient évêque de Tloa *in partibus*, et, le 23 février suivant, il reçut la consécration épiscopale dans l'église des Lazaristes, des mains de Son Eminence le cardinal Fransoni, préfet de la Propagande, assisté de Mgr Hughes, archevêque de New-York, et de Mgr. Mazenod, évêque de Marseille. De retour à Québec le 1er juin 1851, il prit l'administration de l'archidiocèse le 11 avril 1855. Il entreprit un second voyage à Rome en 1862, pour assister aux grandes

fêtes de la canonisation des martyrs du Japon, et, à cette occasion il fut nommé assistant au trône pontifical, et reçut du Saint Père Pie IX le titre de *Comte Romain*. Le 28 août 1867, il prit possession du siège archiepiscopal de Québec, et reçut le *pallium* le 2 février 1868, qui lui fut remis par Mgr. Larocque, évêque de Saint-Hyacinthe."

" Le 28 octobre 1869, obéissant à l'appel de Pie IX, il laissait sa ville épiscopale pour aller prendre part au concile œcuménique du Vatican, à Rome; et c'est le 9 mai de cette année qu'il nous revenait, fatigué par le voyage et les travaux, portant le germe de la maladie qui l'a enlevé.

Le *Courrier du Canada* de vendredi nous rapporte ainsi les derniers moments de Monseigneur :

" Depuis quelques semaines, la santé de Mgr. l'Archevêque déclinait très-rapidement, et hier matin, il était évident qu'il ne verrait pas la fin du jour: Vers cinq heures du soir, on s'aperçut que le moment suprême était arrivé et on commença les prières des mourants. Mgr. l'Archevêque, conservant sa parfaite connaissance jusqu'au bout, fit remarquer à ceux qui l'assistaient que sa fin approchait et demanda à baiser une dernière fois le Crucifix. Les prières étaient à peine terminées que le vénérable prélat rendit le dernier soupir, après une agonie de quelques instants, entouré de Mgr. l'Evêque de Rimouski, de MM. les Grands-Vicaires Guzeau, Taschereau, et du Révérend M. Bolduc et de tous les prêtres du Séminaire et de l'Evêché. Dans le cours de la journée, Monseigneur, pensant toujours aux ouailles qu'il allait laisser, donna à plusieurs reprises sa bénédiction, à son peuple, et à ses communautés religieuses."

C'est mardi qu'ont eu lieu les funérailles de Sa Grandeur; l'oraison funèbre a été faite par M. l'abbé Ls. Paquet.

CAUSERIE AGRICOLE

Des bêtes à laine

(Suite)

PRINCIPES SPÉCIAUX DE L'AMÉLIORATION DE L'ESPECE OVINE.

La sélection, comme moyen d'améliorer une race et de rendre générales des qualités qu'un petit nombre d'individus seulement possèdent, atteint toujours le but pour lequel on l'emploie ; à condition bien entendu que l'opération soit pratiquée d'une manière judicieuse. Afin de démontrer la vérité de cet axiome et aussi afin de mettre sous les yeux de nos lecteurs un exemple de sélection bien conduite, nous allons donner ici l'histoire d'une race qui vient tout récemment d'être créée en France, la *race soyeuse de Mauchamp*.

La *race soyeuse de Mauchamp*, simple modification de la race mérinos, est une création française due au génie d'un fermier, M. Graux. Ses commencements ne remontent qu'à l'année 1828.

Dans le cours 1828, M. Graux obtint de son troupeau mérinos un agneau mâle complètement différent de la généralité des sujets dans la race tant par la longueur et le brillant de sa laine que par sa conformation singulière. Il provenait d'un bélier et d'une brebis mérinos purs. Des sujets semblables avaient déjà été obtenus à différentes époques et dans des circonstances analogues, par d'autres propriétaires ; mais ils différaient tellement des autres sujets du troupeau qu'on les sacrifiait sans pitié. M. Graux eut la bonne idée de conserver cet agneau phénoménal et d'essayer de tirer parti des qualités exceptionnelles de sa laine.

Il était alors fermier à Mauchamp et n'avait pas une grande fortune. Il se décida à se servir de son jeune bélier pour un petit nombre de brebis. Comme il ne connaissait pas cet animal, il s'exposait à détériorer son troupeau qui, de l'aveu des siliateurs, était le plus beau de la contrée. On ne peut donc que le louer de son courage dans cette entreprise hasardeuse qui a été couronnée de succès, mais que beaucoup d'éleveurs plus riches que lui n'auraient jamais voulu tenter. Il donna donc son bélier à quelques brebis mérinos ; mais de toutes ces unions, il ne réussit à obtenir que deux agneaux, un mâle et une femelle, parfaitement semblables à leur père. Sept ans après, en 1835, il avait réussi à obtenir, à force de persévérance, 142 bêtes d'un mois à six ans, possédant toutes les qualités précieuses du bélier que M. Graux avait pris pour type.

« La toison, dit M. J. Lefèvre, qui était très-longue, avait la mèche très-pointue et la laine peu tassée. Elle ressemblait complètement au poil des chèvres de Cachemire par le brillant et la douceur en même temps que par la blancheur, et elle avait de plus la finesse que n'a pas le poil. Elle présente encore un avantage sur le poil, c'est que les brins de laine sont plus réguliers, ne sont pas mêlés de jarre (*poil mort*), et ils prennent par conséquent la teinture plus régulièrement. Depuis cette époque les animaux de race Mauchamp ont conservé la même laine ; seulement les toisons sont devenues plus lourdes, parce qu'elles sont plus fournies et plus tassées.

« A partir de 1832, M. Graux recevait déjà des encouragements bien mérités ; le bureau des manufactures lui décerna le premier prix en 1836 ; la Société royale et centrale d'agriculture lui attribua à titre d'encouragement une médaille d'or à l'effigie d'Olivier de Serres ; le gouvernement lui donna une aide persévérante par des encouragements de \$300, de \$600, de \$800, et dans ces derniers temps il lui allouait annuellement

une subvention de \$1200. Enfin, M. Graux est peut-être le seul cultivateur envers qui le gouvernement ait fait de pareilles largesses ; car depuis environ vingt-cinq ans, il a reçu au moins \$24000.....

« En 1840, sur la proposition de M. Yvart, 20 brebis et 3 béliers furent achetés à M. Graux pour les bergeries de l'Etat. On en transporta une partie à Alfort et l'autre à Lahayeveaux, dans les Vosges, sous la direction de M. Lequin. M. Yvart fut chargé de faire de nombreuses expériences avec ces animaux ; il croisa entre autres des moutons anglais avec les mauchamps. Il avait essayé de faire ces croisements avec des mérinos, et il n'a été heureux de trouver les mauchamps pour conserver aux laines anglaises leur longueur tout en lui donnant plus de brillant et en leur ajoutant beaucoup de douceur et une très-grande solidité. Il parvint à produire des moutons très-recherchés maintenant....., car ils répondent au besoin de la consommation actuelle ; ils produisent une laine plus fine et meilleur que les moutons anglais et ont en outre les qualités recherchées pour la boucherie.

« En 1846, la bergerie de Lahayeveaux fut transportée à Gevrolles ; là on s'occupait d'améliorer les formes du mauchamp ; les pattes de devant étaient très-souvent cagneuses, le cou était très-long et le derrière trop pointu ; ce qu'il y avait seulement de remarquable c'était l'ampleur de la poitrine. Cet établissement produit maintenant des animaux qui laissent peu à désirer. Les béliers portent de six à huit de laine lavée et les brebis environ quatre livres. Les formes se sont développées, le rein est devenu très-droit et les pattes torsées ont disparu ; le cou n'est pas si long que celui des mérinos il est complètement sans plis ; les béliers ont la tête petite et élégante. Ils sont très vigoureux....., ils engraisent bien plus facilement, à tel point que les brebis sont souvent trop grasses au moment de l'agnelage. Les agneaux qui naissent ont le poil de la tête et des pattes plus ondulé et plus brillant que dans les mérinos. Il est très-facile d'obtenir de jeunes animaux du poids de 100 à 120 livres à l'âge de douze mois ; et quand on les livre au boucher ils obtiennent la préférence sur tous les autres, et par la qualité de leur viande, et par leur rendement. Il faut donc espérer que les agriculteurs français ne voudront pas laisser périr une race qui pourra leur rendre de si grands services.....

« Lorsque la race de Mauchamp eut acquis un degré de fixité et de perfectionnement convenables, ce fut à l'industrie d'indiquer le parti que l'on pouvait en tirer ; il fallait que les fabricants pussent faire des étoffes ayant des caractères spéciaux et un nom distinct, en même temps qu'ils y auraient du bénéfice, de façon que les éleveurs fussent engagés à nourrir beaucoup de moutons soyeux avec la certitude d'en trouver un bon placement.

« La bergerie de Gevrolles a fait aussi un croisement du Mauchamp avec le Rambouillet (mérinos) ; cet essai a parfaitement réussi ; on a obtenu des animaux qui donnent une laine bien plus longue que celle de Rambouillet et qui conserve la douceur et le brillant du Mauchamp, en outre, les toisons sont plus lourdes que dans l'une et l'autre race, et les animaux s'entretiennent plus facilement en état de chair, dans les mêmes étables que les moutons de Rambouillet. Les éleveurs d'Australie et du Cap savent parfaitement apprécier cette race, car ils viennent tous les ans en acheter à Gevrolles et dans les troupeaux du Châtillonnais qui ont été améliorés par les béliers que les éleveurs de ce pays ont pris à Gevrolles sans le vouloir avouer pendant longtemps.....

(A continuer.)

REVUE DE LA SEMAINE

A la vue de l'état moral alarmant où sont maintenant plongés les nations et les peuples, des terribles catastrophes causées par les bouleversements de la nature, qui semble palpiter et gémir sous le poids des iniquités humaines, des événements si extraordinaires qui s'accomplissent tant dans l'ordre matériel et politique que dans l'ordre moral et religieux, beaucoup d'hommes s'interrogent avec inquiétude et se demandent si réellement l'heure solennelle des grandes tribulations ne sonnera pas bientôt pour le monde, si même il n'est pas sur le point d'entrer dans ces temps divinement prédits où l'abomination de la désolation rendra nécessaire l'intervention de Dieu par une action directe, personnelle et souveraine. Presque partout on a le pressentiment du règne assez prochain du fils de perdition, et des révélations particulières, qui toutes concordent d'une façon surprenante, donnent fortement à croire qu'il est fondé.

Dès 1849, Donozo Cortès, le grand philosophe chrétien de notre époque, regardait comme prochaine la venue de l'Antéchrist, et il s'écriait :

“ Les voies sont aujourd'hui préparées pour un tyran gigantesque, colossal, universel, immense, tout est préparé pour cela. Remarquez le bien, il n'y a plus de résistances ni morales, ni matérielles. Il n'y a plus de résistances matérielles : les bateaux à vapeur et les chemins de fer ont supprimé les frontières, et le télégraphe électrique a supprimé les distances. Il n'y a plus de résistances morales : tous les esprits sont divisés, tous les patriotismes sont morts. . . . Le dernier jour, voisin de l'éternité, celui-là seul le connaît et le sait qui est éternel. Excepté lui, tous l'ignorent dans le ciel et sur la terre. Cependant il ne serait pas prudent d'oublier que, depuis six mille ans déjà, le genre humain est en marche ; que son front souillé de sueur et de poussière, est couvert de cheveux blancs ; que cette période de six mille ans est une période biblique redoutable ; que saint Vincent Ferrier passe pour l'ange de l'apocalypse ; que les plus grandes apostasies ont été consommées en Europe ; que la lumière évangélique a pénétré dans les régions les plus éloignées ; qu'entre les choses données par les prophéties comme les signes avant-coureurs de la fin des temps, plusieurs, sans aucun doute, sont déjà été accomplis, et que les autres s'accompliront. ”

Si ce n'était pas outrager le génie chrétien, à côté de ces paroles si noblement sérieuses, nous mettrions, pour en faire ressentir toute l'ineptie, celles d'une fort triste brochure intitulée : “ La terre et l'univers, ” et publiée il y a un peu plus d'un an par l'éditeur du *Journal de Québec*. Dans cette brochure, moastre innomé, ramassés de phrases creuses et d'idées peu orthodoxes, pillées par-ci par-là dans un des ouvrages les plus impies de ce siècle, il est dit que la fin des temps ne peut pas arriver avant qu'on ait trouvé le secret de bannir pour toujours la guerre de ce bas monde, de circuler librement dans les airs au moyen d'aérostats perfectionnés ; d'établir partout l'unité des poids et mesures. Ces assertions sont d'un ridicule si parfait, qu'il est évident que leur auteur a beaucoup trop étudié la mythologie et trop peu les Livres-Saints.

En effet, si nous consultons l'Apocalypse, nous y rencontrons des passages qui, pris dans leur sens purement littéral et mis en regard de l'histoire, nous amènent à conclure que nous pourrions bien être à la veille, pour ainsi dire, de la dernière grande catastrophe, quoiqu'en dise la fameuse brochure. Appuyons un peu sur quelques-uns. Après avoir raconté, dans un style divinement énergique et sublime, la condamnation de Rome païenne, la grande prostituée qui avait corrompu toutes les nations de la terre, l'apôtre saint Jean continue en disant :

“ Et je vis descendre du ciel un Ange qui avait la clef de l'abîme et une grande chaîne à la main. Et il prit le dragon, l'ancien serpent, qui est le diable et Satan, et l'enchaîna pour mille

ans. Et l'ayant précipité dans l'abîme, il le ferma et le scella sur lui, afin qu'il ne séduisît plus les nations, jusqu'à ce que ces mille ans soient accomplis, après quoi il doit être délié pour un peu de temps. . . . Et après que les mille ans seront accomplis, Satan sera délié, et il sortira de sa prison, et il séduira les nations qui sont aux quatre coins du monde. ”

Voilà la prophétie ; voici maintenant l'histoire. La chute de Rome, prédite par saint Jean, eut lieu en l'an 473, et, pendant les mille ans qui suivirent, se produisit et se développa jusqu'à son apogée la civilisation chrétienne. L'Europe, tirée d'une affreuse barbarie, se constitua en Etats d'autant plus parfaitement organisés que le christianisme pénétra profondément leur législation, qu'ils regardèrent comme un impérieux devoir de reconnaître la suprématie de l'Eglise sur eux, de la traiter en souverain et d'obéir scrupuleusement aux moindres manifestations de ses volontés. L'esprit de foi était si vif alors qu'il enfantait chaque jour des prodiges de vertus dans tous les rangs de la société, et qu'il couvrit l'Europe de maisons de prières : les temples les plus splendides, vraies merveilles que le génie chrétien pouvait seul réaliser, s'élevèrent comme par enchantement, et les monastères et les couvents se multiplièrent en nombre presque infini pour recevoir ceux qui désiraient marcher dans les voies de la perfection évangélique. Le Christ régnait donc véritablement et le dragon demeurait enchaîné au fond des abîmes. Satan pouvait bien encore séduire les individus, mais il n'avait plus de pouvoir sur les nations comme telles. En haine du catholicisme, les hérétiques et les impies ont appelé cet heureux temps l'âge de fer, une époque d'ignorance, de superstition et de barbarie.

Après que ces mille ans se furent accomplis, il se fit dans les esprits un mouvement tellement caractéristique qu'on crut devoir lui donner un nom tout particulier, qu'il fut regardé et qu'il l'est encore aujourd'hui comme le commencement d'une ère tout-à-fait nouvelle. Ce mouvement, on l'a nommé la Renaissance. Il aboutit nécessairement d'abord à la Réforme et plus tard au *Vollairianisme* et à la Révolution. Or, la Renaissance ne fut rien autre chose que l'introduction du paganisme gréco-romain, c'est-à-dire du culte du diable, dans l'Europe chrétienne. En effet, vers l'an 1473, on *virgilisa*, ou *cicéronisa*, on *platonisa*, on *socratisa*, etc., dans la plupart des chaires de ses Universités, et tout changea bientôt dans son sein. L'enseignement littéraire et philosophique ne se donna plus quo par l'intermédiaire des auteurs païens dont on raffolait et qu'on exaltait jusqu'aux nues ; en même temps on se riait des Pères de l'Eglise, qu'on qualifiait de barbares, parce qu'ils donnaient à l'ensemble des écrits païens le nom de *libri demoniorum*, nourriture des démons ; puis bientôt les arts, la politique et les lois cessèrent aussi de s'inspirer aux sources si pures du christianisme ; ils allèrent demander leurs inspirations au seul paganisme gréco-romain. Depuis lors, le mal a fait des progrès si constants qu'aujourd'hui toutes les sociétés ont apostasié, sont séparées de l'Eglise et sont païennes autant que des sociétés baptisées peuvent l'être. C'est l'aveu que tout le monde est forcé de faire, le cri qui s'échappe de toutes les poitrines, et les encycliques de Grégoire XVI et de Pie IX ne cessent de répéter la même chose.

Satan a donc été délié et délié pour séduire, comme il le fit autrefois, les nations civilisées, *ut seducat gentes*, selon la parole de l'Apocalypse. Mais son règne cette fois sera de courte durée, *modico tempore*. Aussi, au moment où ce règne allait revivre par les folies de la Renaissance, parut saint Vincent Ferrier, qui dit de lui-même qu'il était l'Ange du dernier jugement que saint Jean vit voler par les airs, et il prouva devant une immense multitude qu'il disait vrai en ressuscitant une femme morte depuis quelques jours. Ajoutons que dans la bulle de canonisation de ce grand serviteur de Dieu, publiée par le

pape Pie II, il est expressément dit qu'il est l'Ange du dernier jugement.

La conclusion à tirer de tout cela, c'est que le règne de l'Antéchrist est proche et que le monde verra bientôt le second avènement du Fils de l'homme. Plusieurs regardent comme très probable que cet avènement aura lieu avant l'an 2,000 de notre ère, par conséquent dans le cours des 130 ans qui nous en séparent. Nous touchons en effet à la fin du sixième millénaire; or, on regarde généralement les jours de la création comme la figure des millénaires pendant lesquels le monde doit durer. De même donc que Dieu a tout créé en six jours et s'est reposé le septième, de même aussi il opérera la grande œuvre de la sanctification de ses élus en six millénaires, et se reposera le septième avec eux dans les joies ineffables de l'éternité.

Les nouvelles les plus graves nous arrivent du Nord-Ouest: tout est de nouveau en feu dans cette malheureuse contrée; on menace de se porter à de très-graves excès.

Deux compères

Pour la cinquième fois au moins depuis janvier dernier, le *Journal de Québec*, qui se remue en tous sens pour qu'on ne s'aperçoive pas qu'il a perdu sa queue à la bataille, remet en scène St. Aimé et ses brochures. Il ne trouve plus que cela à faire valoir contre nous. C'est une guerre fort innocente, il faut l'avouer. Cette manœuvre nous donne forcément souvenir de quelques courts passages des *Annales de Philosophie chrétienne* rédigées par l'éminent M. Bonnetty. Or, voici comment les *Annales* du mois d'août 1867 apprécient la première brochure de St. Aimé: "Au lieu de s'attacher aux considérations chrétiennes et si solides développées dans cette brochure, on n'y a vu que quelques expressions blessantes. On a dit que l'autorité était méconnue, insultée, et de là des dénonciations à Rome. Or, la vérité est qu'il n'y a eu ni insulte, ni mépris, ni empêtement volontaire contre un évêque que tout le monde, et que l'auteur de la brochure en particulier, aime et vénère."

Les *Annales* du même mois d'août 1867 portent sur la seconde brochure de St. Aimé le jugement suivant: "Cette brochure, si pleine de bon sens, de vraie science et de modération, a été lue avec beaucoup d'intérêt, et je sais que bien des opinions se sont modifiées après sa lecture."

Enfin, dans les *Annales* du mois de juin 1869, M. Bonnetty, parlant de la troisième et dernière brochure de St. Aimé dont il avait publié l'analyse d'après un correspondant, dit: "C'est avec peine que nous avons publié la seconde lettre de notre correspondant du Canada sur la question de la réforme des études dans ce pays. Mais il fallait dévoiler par quelles machinations, par quelles intrigues et par quels mensonges certains adversaires cherchent à obscurcir cette question et avec quel acharnement ils en poursuivent la condamnation."

Ecrivain à Mgr. Gaume, en novembre 1868, le vénérable et très-savant Evêque d'Aquila, Mgr. Louis Philippi, que Son Eminence le cardinal Altieri appelait l'Ange d'Aquila, et que l'illustre Pie IX qualifie d'apôtre de la réforme chrétienne de l'enseignement, dit en parlant de cette brochure: "J'ai relu la dernière brochure de St. Aimé, qui est très-intéressante et qui servira beaucoup au prochain concile, surtout pour dévoiler les intrigues qui ont eu lieu dans la question des classiques."

Si l'on veut au *Journal de Québec* des renseignements encore plus précis sur les brochures de St. Aimé, qu'on écrive au cardinal Barnabo, le préfet actuel de la sacrée Congrégation de la Propagande. Son Eminence ne fera pas mystère. Elle, d'une foule de choses; Elle n'hésitera pas à déclarer surtout qu'Elle juge ces brochures tout autrement que le *Journal*.

A propos de brochures, pourquoi le *Journal*, ce pur dans la foi, ne dit-il mot de la fameuse brochure *La terre et l'univers*, brochure imprimée et en vente à son bureau, et qui a été presque entièrement copiée dans un ouvrage impie et mis à l'Index? Son beau zèle aurait-il de quoi s'exercer?

Quand l'*Evénement* est las de charrier des obscénités, ce qui n'arrive pas très-souvent, il se repose en publiant des informations plus ou moins véridiques. Il en a récemment publié une qui nous concerne. Entr'autres perversités dont il se rend coupable à notre égard dans cette information, il fait jaillir des explications, que nous avons données relativement à notre appel, la conclusion suivante: "Cela veut dire qu'on n'obtient pas plus justice à Rome qu'à Québec."

Les prémisses qui amènent cette conclusion, ne sont évidemment pas dans notre écrit; mais on les trouve dans le manifeste HERETIQUE du *Correspondant* de Paris, stigmatisé et condamné solennellement en plein Concile du Vatican, et que l'*Evénement* a néanmoins publié avec beaucoup d'éloges. Peut-être invoquera-t-il comme circonstance atténuante qu'il tenait le dit manifeste d'autorités romaines, qui se donneront bien du mal pour le lui procurer. Il fallut en effet pour cela copier toute une nuit et à grand renfort de secrétaires. Triste besogne, plus tristes ouvriers!

Retraite et ordinations au Collège de Ste. Anne

La retraite annuelle des élèves de Collège, commencée mercredi de la semaine dernière finissait dimanche. Les exercices ont été dirigés par le R. P. Vignon de Montréal. Chacun connaît l'éloquence limpide, paternelle, onctueuse de ce Révérend Père. Il a su charmer ses jeunes auditeurs en leur rappelant les vérités les plus sévères de la religion et en leur faisant comprendre que la voie qui conduit au ciel n'est pas émaillée de fleurs et inondée de délices. Ils n'oublieront pas de sitôt ces enseignements si clairs, si vrais et donnés avec tant de charité.

Dimanche avait lieu dans la chapelle du collège l'ordination générale. C'est Mgr. de Rimouski qui s'y était rendu à l'invitation de Sa Grâce Mgr. l'Archevêque.

Tonsurés: MM. Octave Pelletier, de St. Paschal, Narcisse Proulx de St. Pierre, Rivière du Sud, Fortunat Pelletier du Cap St. Ignace, Zéphirin Caron de St. Jean Port-Joli et Joseph Lizotte de St. Roch des Aulnets.

Minorés: MM. Ludger Têtu de la Rivière-Ouelle, Paul Dubé et Théodule Delagrave de Ste. Anne de la Pocatière.

Diaïre: M. Ernest Hudon de la Rivière-du-Loup.

Prêtres: RR. MM. Samuël Garon de St. Denis de Kamouraska et Edouard Leclerc de St. Jean Port-Joli.

A dix heures, le Révd M. Théophile Montminy, ancien élève du Collège, a dit la messe de la communauté et Mgr. de Rimouski fit une instruction. Pendant une bonne demi-heure, Sa Grandeur a su vivement intéresser son jeune auditoire. L'illustre orateur fit d'abord, en quelques mots parfaitement appropriés, l'éloge de celui que tout l'archidiocèse de Québec pleure en ce moment. Il a fait voir que Mgr. l'Archevêque Baillargeon est véritablement mort martyr: martyr de son amour pour l'Eglise en faisant, malgré son grand âge et l'état si précaire de sa santé, le voyage de Rome pour prendre part aux travaux du Concile du Vatican, et martyr de son devoir, en reprenant à son retour le cours de ses tournées pastorales, quoiqu'alors il eut à peine les forces de marcher.

Vinrent ensuite quelques considérations sur les ordinations qui avaient été faites le matin. Nous avons vu des larmes couler de bien des yeux lorsque Sa Grandeur a fait voir quels sacrifices affrontaient les jeunes gens qui avaient le courage de

choisir le Seigneur pour leur calice et leur héritage.

Puis, Mgr. a daigné entretenir un peu ses jeunes auditeurs de son voyage à Rome, il leur a parlé de ce qui les touchait davantage, des glorieux patrons des jeunes gens, St. Louis de Gonzague, St. Stanislas Kotska et le bienheureux Berckmans.

Le soir, Mgr. de Rimouski accepta que la communauté lui fut présentée; il la bénit, la félicita de sa bonne tenue et de son air de recueillement, et termina en donnant un grand congé.

Lundi Mgr. Langevin voulut faire une visite à l'École d'Agriculture et adresser quelques bonnes paroles aux élèves qui puisent dans cette institution la connaissance de l'art qui leur permettra d'embrasser la carrière la plus noble et la plus indépendante qu'ils puissent ambitionner. Sa Grandeur reprit alors le chemin de Québec pour aller assister aux funérailles de Mgr. l'Archevêque.

Description de quelques instruments présentés à l'exposition provinciale de 1870

Charriot épierreur.—M. Jos. Filion de St. Eustache a présenté à l'exposition provinciale une machine à épierreur d'un modèle excellent et d'une solidité des plus grandes. Au moyen d'engrenages simples qui ajoute un nouveau mérite à cet instrument, le fabricant permet à un seul homme d'enlever des pierres pesant plusieurs tonneaux sans que l'ouvrier soit obligé de déployer de trop grands efforts.

Le charriot épierreur est composé d'une forte charpente en bois supporté sur quatre roues larges et fortes permettant à la machine de circuler dans les terres cultivées sans s'enfoncer très-profondément. Sur ces quatre roues est fixée une plateforme sur laquelle on peut placer les pierres d'un faible volume; c'est sur l'avant de cette plateforme que se met l'ouvrier qui doit élever les grosses pierres. Le corps fonctionnant de la machine est placé sur cette plateforme. Il est formé de fortes pièces de bois se rencontrant par le haut de manière à représenter un triangle ou une toiture de bâtiment. La base du triangle à ses points d'appui sur les deux essieux de l'instrument. Au sommet de ce même triangle est fixée une poulie double; et sur le côté qui regarde l'avant de la machine est un cylindre autour duquel s'enroule la chaîne qui doit enlever le poids. Ce cylindre est muni à l'une de ses extrémités d'une forte roue d'engrenage pouvant avoir 30 à 36 pouces de diamètre. Cette roue est mise en mouvement par un pignon d'un très-faible diamètre qui s'engraine avec elle et qui est mu par une grande manivelle. Sur le côté de la machine on remarque une *clef* ou *arabotant* qui soutient la grande roue d'engrenage et l'empêche de revenir sur elle-même lorsque l'ouvrier abandonne la manivelle.

Supposons maintenant que l'on veuille extraire une pierre du sein du sol, on commence à creuser, de chaque côté de la pierre, au moyen d'une barre à mine deux petits trous de 1 1/2 pouce à 2 pouces de profondeur. Puis, dans ces trous, on engage les pointes de deux bras de fer gigantesques qui embrassent la pierre et la pressent d'autant plus que le poids de cette dernière est plus fort. L'ouvrier fait alors tourner la manivelle; la chaîne s'enroule sur le cylindre après avoir passé sur deux poulies, une de renvoi placée près du poids à soulever et une autre double dont nous avons parlé. Pour empêcher la chaîne de se tordre, les branches de celle-ci sont écartées au moyen d'une planchette qui glisse dans une rainure jusqu'au sommet du triangle. L'ouvrier tourne la manivelle, jusqu'à ce que la pierre soit suffisamment élevée, alors on attelle les chevaux sur le charriot et l'on transporte la pierre à l'endroit déterminé; mais comme le balancement de la pierre au bout de sa chaîne pourrait rendre la marche pénible et même briser quelques parties de la machine, la même planchette, qui empêche la chaîne

de se tordre, rend aussi impossible le balancement de la pierre.

Nous avons été témoin sur le champ de l'exposition de l'extraction d'une pierre pesant 18000 à 20000 lbs. et nous pouvons assurer que le charriot épierreur s'est tiré de cette épreuve avec honneur. M. Filion a fait faire une gravure de son charriot chargé de l'énorme pierre dont nous parlons. Ce charriot n'est pas seulement superbe épierreur, mais il doit être aussi un excellent arracheur de souches.

Le charriot épierreur est appelé à combler un vide immense et à accélérer l'amélioration de l'agriculture canadienne. Le premier pas à faire dans la voie du progrès est toujours l'épierrement si les terres sont rocheuses et Dieu sait s'ils sont nombreux les terrains de cette catégorie! Avant qu'un mode économique d'épierrement fut connu, on se contentait d'amonasser en tas les pierres que l'on pouvait remuer à la pioche, et de laisser sur place les plus grosses. Cette manière de mettre une terre en culture était pleine d'inconvénients et rendait la confection des travaux de culture très-difficile et très-coûteuse. Les inconvénients auxquels elle a donné lieu sont très-nombreux et assez importants pour mériter l'attention des praticiens. Tout d'abord, il y a une perte de terrain considérable; tout le terrain occupé par les pierres isolées et par celles qui ont été mises en tas est complètement perdu pour la culture. De plus, il est impossible de raser ces pierres sans courir le danger de briser les charrues. Un léger manque d'attention même amène de fréquentes fractures dans les outils ou les instruments et les réparations coûtent toujours cher. De plus il y a perte de semences; beaucoup de grains, dans les semis à la volée, tombent sur ces pierres et ne germent pas. Enfin, les tas de pierres dans les champs sont de véritables pépinières de mauvaises herbes; il est impossible avec eux de tenir un terrain net, on sarclera soigneusement, mais la terre ne pourra jamais être nettoyée, et tous les principes que les mauvaises herbes prennent pour leur croissance, sont autant de nourriture dont les plantes utiles sont frustrées.

Ainsi, si nous faisons le bilan des pertes qu'occasionne la présence des pierres au milieu des champs, nous avons pertes de terrain, pertes de semences, pertes de produits, augmentation de dépenses des cultures. Un seul de ces inconvénients est suffisant pour engager les cultivateurs éclairés à ne plus souffrir une seule pierre dans leurs champs.

Le charriot épierreur a donc sa place toute marquée dans nos cultures et l'on comprend si bien les avantages qu'on en obtiendra que bon nombre de cultivateurs à qui nous en avons parlé, se proposent d'en faire l'acquisition le plus tôt possible.

On ne s'arrête pas même à son prix assez élevé (\$160) parce que l'on comprend que cette machine peut en une année se payer presque complètement par les immenses services qu'elle peut rendre.

M. Filion a pris une patente pour son charriot épierreur et lui seul a le droit d'en construire mais il a acquis dans ce genre de travail une expérience qui lui permet de livrer son instrument à un prix tellement modique qu'aucun fabricant ne pourrait lutter avec lui, lors même que sa patente ne le protégerait pas.—M. Filion trouvera beaucoup d'avantage à annoncer dans les colonnes de la *Gazette des Campagnes*.—J. D. SCHMOUTH.

Petite chronique

La récolte de patates a été exceptionnellement abondante cette année. Cette récolte est à peu près terminée partout, et il ne s'agit plus maintenant que de les conserver en bon état. Mais la difficulté de cette conservation s'accroît avec la quantité de tubercules. Quelques cultivateurs ont même, en ce moment, perdu une bonne partie de leurs produits en patates par l'échauffement spontané qui s'est produit dans la masse. Ces cultivateurs, nous dit-on,

craignant le mauvais temps, se sont hâtés d'arracher leurs patates et les ont encaféées immédiatement dans des caves manquant de la fraîcheur convenable, toute la masse s'est échauffée au point qu'en ouvrant les caves il en sortait des vapeurs chaudes et abondantes. Cet échauffement produit presque instantanément la pourriture et la récolte doit être aujourd'hui fort endommagée.

Cette perte aurait pu être facilement évitée par une connaissance suffisante de la bonne conservation des racines et tubercules. Nous l'avons déjà dit quelque part, les patates doivent être arrachées par un beau temps sec et frais. Puis elles doivent être laissées dehors et découvertes en tas larges et peu élevés, afin de leur faire perdre l'humidité à la terre qui les recouvre ; on les laisse ainsi pendant au moins six heures après l'arrachage. On peut très-bien les laisser sur le champ pendant la nuit, à condition de les couvrir d'une légère couche de tiges et de les découvrir le lendemain dans la matinée. Elles séchent complètement, se débarrassent de la terre et peut être alors entrées sans danger.

Beaucoup de cultivateurs irlandais agissent autrement : chaque soir vers la fin de la journée, ils choisissent un plateau un peu plus élevé que le terrain environnant ou du moins horizontal, ils nivellent ce plateau en le piétinant et le battant avec le dos d'une bêche. Sur ce plateau, ils disposent leurs patates en tas pyramidaux comme on le fait pour les boulets de canons. La base de cette pyramide peut avoir 3 pieds de large environ sur une hauteur à peu près semblable, quant à la longueur elle est déterminée par la quantité de patates, mais elle ne doit pas dépasser 8 à 10 pieds.

Les patates étant ainsi disposées, on les couvre d'abord d'une couche de tige de 2 à 3 pouces d'épaisseur, puis d'une couche de terre épaisse de 2 pouces au plus, prise autour du tas, et bien battue avec le dos de la bêche. Les tubercules se trouvent ainsi élevés au-dessus du terrain environnant et ne peuvent être endommagés par les pluies. On les laisse dans cet état pendant une quinzaine de jours, en ayant soin de les visiter de temps en temps pour les aérer si la température s'élève à l'intérieur. Au bout de ce temps on les découvre et on les place dans les caves qui leur sont destinées. En les chargeant sur les voitures on en fait un triage complet. Ce mode d'opérer a dit-on, l'avantage de diminuer la pourriture.

Un triste calcul

Le *Journal de l'Agriculture* publie une appréciation approximative des désastres causés par l'armée prussienne dans les départements de l'Est de la France.

On ne peut estimer à moins de 1,000 fr. par hectare les pertes qu'éprouve notre agriculture dans les départements envahis, si on tient compte des récoltes perdues, du bétail enlevé, des labours et des ensemencements qui ne peuvent pas être faits. Voici les surfaces des sept départements aujourd'hui ruinés :

Aube.....	602.000hect
Marne.....	817.027
Haute-Marne.....	625.042
Meuse.....	620.652
Mourthe.....	608.922
Moselle.....	532.769
Bas Rhin.....	461.781

Total.....1.278.131 hect.

Ainsi l'agriculture française a déjà perdu plus de 4 milliards dans les départements envahis !

Ce chiffre, qui n'a rien d'exagéré, ne donne pourtant qu'une idée incomplète des pertes causées par la guerre, car il n'y est question ni des hommes tués ni des réquisitions prussiennes, ni des fortunes détruites.

RECETTES

Préservatif contre la cuscute des trèfles

Procurez-vous un crible en peau, appelé crible en poussière ; faites passer sur ce crible votre graine par portions de deux à trois pintes ; secouez assez longtemps pour que tout ce qui est moins gros que le trèfle puisse passer, et vous serez certain de l'avoir débarrassé du voisinage de son ennemi ; car la graine de

enscute, étant plus fine que celle du trèfle, passe avec toutes les parties terreuses qu'un nettoyage toujours imparfait n'a pas enlevées. Il est impossible d'obtenir le même résultat avec le vent, car la graine de trèfle est trop légère pour supporter une ventilation assez énergique pour chasser la graine de cuscute.

M. Testard Allin observe que son semeur prit par erreur de la graine de trèfle dans une balle non préparée, et ensemença ainsi une petite pièce de terre. La cuscute envahit complètement ce champ, et partout ailleurs où la pareille graine, parfaitement épurée, avait été semée, on n'en trouva pas même la plus petite trace.

D'ailleurs la plus grande propreté est nécessaire pour tout ce qui se sème. — *Revue d'économie rurale.*

Solution insecticide

La solution suivante fait, assure-t-on, périr immédiatement les puces, les punaises, les fourmis, les vers qui attaquent les bois, etc. On prend une pinte d'eau, une cuillère à café de quassia en poudre et une once de gros savon ; on mêle et on fait bouillir le tout pendant cinq minutes. Il suffit d'humecter de cette solution, avec une éponge, les endroits infectés de ces sortes d'insectes pour obtenir aussitôt l'effet désiré.

F U E I L L E T O N

LA FILLE DU BANQUIER

SECONDE PARTIE

XXXII

La mère et la fille. — Le secret de Varina Delagrave

(Suite.)

— Je dis malheureusement, répliqua la comtesse, en frissonnant. Patience, et tu jugeras si j'ai eu tort d'employer ce mot.

— Son nom, me dit-il, était Matteo Cordiani, et il était le fils d'un petit propriétaire, ... quelque chose de mieux qu'un paysan, qui possédait quelques arpents de bonne terre sur les limites des propriétés des Rosati. Quoiqu'il en soit, Cordiani était assez riche pour permettre à son fils de mener une vie oisive, en errant du matin au soir avec son fusil, au milieu des précipices et des vallées qu'on rencontre à chaque pas dans nos montagnes.

— Quoique fils d'un paysan, Cordiani n'était pas complètement illettré. Il avait été élevé chez des moines du voisinage, qui lui avaient enseigné le peu qu'ils possédaient, et, grâce à ses talents naturels, il n'avait pas tardé à dépasser ses maîtres. En un mot ... pourquoi chercherais-je de pourquoi ? ... En un mot, dis-je, cet homme, dont j'avais fait si étrangement la connaissance, devint mon compagnon, et avec le temps ... la comtesse hésita ... mon mari.

Varina tressaillit.

— Quoi ! ce paysan osa parler d'amour à une Rosati ? s'écria-t-elle.

— Il l'osa, répliqua la comtesse, et, ajouta-t-elle amèrement, la Rosati fut assez folle pour l'écouter. Tu sais de combien peu de formalités sont entourés les mariages dans notre pays. Nous nous présentâmes devant un ministre, et un quart d'heure après nous étions unis.

Varina s'était levé, avec le même geste froid que la première fois, mais sa mère lui fit signe de se rasseoir.

— Matteo Cordiani n'était pas homme commun, reprit-elle. Il était doué de cette beauté physique à laquelle les femmes, ... quoiqu'elles disent, ... ne sont jamais insensibles, ... et il avait le courage d'un héros de roman. Il n'est donc pas étonnant qu'un tel homme ait su conquérir le cœur et l'esprit d'une jeune fille, presque sauvage, et qui ne savait rien du monde. En outre des avantages que j'ai cités, il avait, comme je l'ai dit, quelque teinte de littérature, et quand, après avoir couru le daim ou chassé l'aigle dans les montagnes, il venait me lire un passage du Dante, je demeurais charmée, et le contempiais avec admiration. Enfin, que te dirais-je ? J'étais la femme de cet homme et je l'aimais.

La comtesse jeta un coup d'œil sur sa fille.

Celle-ci n'avait plus le regard d'étonnement que nous avons

mentionné; elle avait un air froid, fier... très-fier et méprisant.

L'Italienne hésita.

Elle doit tout savoir, pensa-t-elle; mieux vaut qu'elle l'apprenne de moi que de mon mari. Il n'aurait pas de ménagements pour elle.

Et d'une voix qu'elle eut beaucoup de difficulté à rendre ferme, elle continua :

« Mon rêve, car ce n'était qu'un rêve, fut bientôt passé. Un jour, jour effroyable, la vérité se fit jour dans mon esprit, et mes yeux s'ouvrirent à ma folie ! Ce jour-là, j'allais devenir mère ! »

Un cri s'échappa des lèvres de Varina, un cri aigu et retentissant comme celui qui est arraché par la douleur. Elle ne fit pas un mouvement, toutefois, et ses traits restèrent fixes et rigides comme auparavant.

« Heureusement, continua l'Italienne, l'absence de mon père nous permit de prendre les précautions nécessaires. Le lendemain, Cordiani partit, en emportant mon enfant, avec une brusquerie qui me fut expliqué plus tard. Il avait pris une part plus ou moins active dans le brigandage, qui, alors comme aujourd'hui, désolait cette partie de l'Italie. Il était l'objet de soupçons; mais averti à temps, il passa avec plusieurs autres de ses compagnons dans les Etats du Souverain Pontife. Une année s'écoula sans que je le revisse.

— Et l'enfant ? murmura Varina.

— Fut perdu pour moi, comme je le crus alors, pour toujours. L'année dont je parle était presque passée, lorsque le comte Rosati m'étonna et m' alarma en me disant qu'il m'avait trouvé un mari, que les préliminaires étaient déjà arrangés, et que j'eusse à me préparer à recevoir son ami, le marquis Savarito, dont je devais être prochainement la femme. Le soir du jour où mon père me fit cette communication, la vieille femme qui m'avait soignée dans les montagnes m'en apporta une autre.

« Mon mari, me dit-elle avec une sorte d'emphase, était mort; il avait été tué dans une rencontre, avec les dragons pontificaux à Spolète. Elle dut lire ma joie dans mes yeux, car son visage devint sombre comme la nuit; mais je vidai ma bourse dans ses mains, et la renvoyai dans ses montagnes. J'étais libre ! Le nuage qui avait menacé de fondre sur moi s'éloignait; et maintenant l'avenir m'apparaissait gai et heureux. Je cours trouver mon père, lui dis que ses desirs seraient ma loi, et que j'étais préparée à recevoir le marquis.

— Et vous fîtes bien, observa Varina, froidement.

« Le marquis arriva. Je le trouvai fier pour tout ce qui était au dessous de lui, mais un homme comme il faut, et de bonne éducation, dont l'orgueil était le seul défaut.

— Si c'est là un défaut, dit Varina, avec hauteur.

La comtesse sans faire attention à l'interruption, continua :

« Les préliminaires de notre mariage étaient déjà arrangés. Il ne me restait plus qu'à fixer le jour de la cérémonie, et je le fis. Quand ce jour arriva, je crus qu'il ne s'en était jamais levé de plus beau, ni qui apportât plus de promesse de bonheur pour le présent et pour l'avenir. Hélas ! encore quelques heures, et mes espérances allaient être à jamais brisées.

— Comment cela ?

« Le matin du grand jour, Varina, la maison et les jardins étaient remplis de monde; tout était plaisir et animation. Le ministre n'était pas encore arrivé, et, mue par une foule de sentiments, j'échappai aux groupes joyeux, et allai chercher un moment de solitude dans un bosquet de myrte qui bordait un rivage sombre et étroit, au fond duquel se précipitait en rugissant un torrent qui tombait du sommet de la montagne.

« Là ma situation m'apparut sous un jour que je n'avais point encore osé envisager. Moi, déjà veuve et mère, et cependant encore enfant par les années; j'allais m'agenouiller aux pieds des autels, et le mensonge sur les lèvres, profaner un des sacrements les plus augustes !

« Le marquis Savarito était... je le savais, un homme scrupuleux quant à l'honneur; il avait tout l'orgueil qui appartenait, et appartenait justement, à une ancienne et noble maison, dont l'écusson est sans tache; et c'était cet homme que j'allais tromper. Je n'osais pas avouer la vérité. Et pourquoi l'aurais-je fait ? Une découverte me semblait impossible.

— Mais j'ai un enfant ! m'écriai-je à haute voix ! ne le reverrai-je donc jamais ?

— Jamais ! me répliqua une voix moqueuse.

« Je me retournai, en proie à une alarme qui n'était que trop justifiée.

« A quelques pas de moi se tenait debout un homme habillé en paysan calabrais.

« C'était Matteo Cordiani, mon mari !

Varina se leva à moitié de dessus sa chaise.

— Il n'était pas mort ? dit-elle.

— Non, il n'était pas mort, répliqua la comtesse tristement. Il s'était, paraît-il, remis de ses blessures, et approuvant mes projets de mariage, il s'était aventuré à revenir dans les Calabres. Sa tête était mise à prix : il avait donc fait ce voyage au péril de sa vie.

— Eh bien, alors, l'aurais payé de sa vie ! dit Varina, dont les yeux brillèrent de colère.

Sa mère la regarda quelques secondes, avec un front contracté et rêveur.

— En pareil cas aurais-tu fait cela, Varina ? demanda-t-elle.

— Oui, répondit celle-ci.

— Alors même que cet homme eût été ton mari ?

— Je n'aurais vu que la honte, et rien autre chose. Croyez-vous donc qu'j'aurais estimé, à la valeur d'une plume, la vie de ce paysan, en comparaison de l'honneur de notre maison, pour laquelle cette alliance était une tache ?

La comtesse regarda fixement, presque avec tristesse, le visage de sa fille, que la colère enflammait. Elle ne répliqua pas, toutefois, mais après une pause, elle poursuivit son récit.

« Je ne raconterai pas en détail l'intrevue qui suivit; il me suffira de te dire qu'il me déclara être revenu avec l'intention arrêtée de me réclamer comme sa femme.

« Ce marquis lui-même, s'écria-t-il, cédera le pas, une fois dans sa vie, au paysan, et reconnaîtra la priorité de mon droit sur le sien.

« Comme il achevait ces paroles, les branches à côté de nous se séparèrent soudainement, et le marquis Savarito, calme et souriant, s'avança sur la scène.

— Je le reconnais tout de suite, dit-il, en se tournant vers Cordiani avec un air de condescendance dédaigneuse. Cependant, je ne saurais complimenter mademoiselle sur le goût qui lui a dicté son choix.

« Cordiani, qui était vil comme le feu, répliqua, et me demanda d'avouer la vérité de son assertion.

« Je restai silencieuse, lorsque le marquis, qui s'était approché de mon mari, recula avec une surprise affectée, et s'écria d'un ton railleur.

« — Eh ! mais, qui donc avons-nous, ici ! ce n'est rien moins que Matteo Cordiani, bandit d'ordinaire, et, par dessus le marché, membre de je ne sais combien de sociétés secrètes. Comme officier dans l'armée de Sa Majesté, mon devoir est de prendre soin d'une personne si remarquable.

« Il s'avancait de son air souriant et moqueur, lorsque Cordiani se plaça droit au milieu de sa route.

— Vous voulez me trahir ? dit-il.

« Le marquis le regarda en levant les sourcils d'un air passablement impertinent.

— Vous trahir ! répliqua-t-il ; vous vous trompez, mon ami. Vous n'êtes point ici parmi vos camarades dans les montagnes. J'ai l'intention de vous livrer à la justice, voilà tout.

« Il passa calme, s'attendant évidemment à ce que Cordiani lui ferait place; mais pour une fois le marquis avait trop compté sur la patience... appelez cela comme vous voudrez... du paysan.

— Arrêtez ! vous ne passerez pas, s'écria Matteo.

— Je ne passerai pas ! répliqua le marquis, qui semblait plus amusé que surpris.

— Non, vous ne passerez pas.

Cordiani lui posa la main sur l'épaule. C'était une main de fer, car je vis le marquis ployer sous son poids.

— Vous ne passerez pas, avant d'avoir juré de ne parler à personne de ma présence ici, dit Cordiani.

« Le marquis ne répondit pas, mais levant sa canne, il frappa, il frappa de toutes ses forces sur la figure du paysan.

— Il fit bien ! s'écria Varina.

— Il fit mal ! répliqua sa mère, froidement, comme le prouveraient les résultats; car le coup avait à peine été porté que

Cordiani l'entoura de ses bras, et que le marquis se trouva suspendu au-dessus du précipice.

— Jure ! cria Cordiani avec férocité ; jure d'oublier tout ce que tu as vu et entendu, ou je te précipite comme un brin de paille dans les eaux du torrent. Veux-tu jurer ?

— Chien ! murmura le marquis, tu seras pendu pour tes crimes.

— Jure !

— Jamais !

— On entendit comme le bruit d'un corps qui se heurtait contre les arbustes qui croissaient sur les bords du ravin, puis un cri perçant que répétèrent les rochers d'alentour, et tout redevint silencieux.

— Je tombai à genoux, et me couvrant la figure de mes mains. Quand je redressai la tête, Cordiani était à côté de moi.

— Nous sommes sauvés, dit-il. Il est là !... et il indiqua le ravin.

— Je frissonnai et reculai avec un sentiment d'horreur que je ne cherchai même pas à dissimuler.

— Ne me touchez pas ! m'écriai-je. Fuyez et ne revenez plus !

— Fuir ! repliqua-t-il ; oui, je fuirai, mais pas seul. Le mari a le droit d'emmener sa femme.

— Je ne sais ce que je dis, quel mépris et quel dégoût j'exprimai par mes paroles et par mes gestes, mais quand il voulut me toucher, je criai de toutes mes forces.

— Soudain à mes cris accoururent mon père et plusieurs invités, qu'avait déjà alarmés le cri poussé par le malheureux marquis.

— Cordiani avait tiré son stylet, mais avant qu'il pût en faire usage, douze mains l'avaient saisi, et il fut promptement désarmé.

— Qui est cet homme ? demanda mon père.

— Mais je restais à genoux, immobile comme une pierre : tout mon sang s'était glacé, et parler me semblait impossible.

— Mon père se tourna vers Cordiani, qui, sombre et résigné, se tenait debout, les bras croisés sur sa poitrine, et me regardant avec des yeux courroucés et flamboyants.

— Qui êtes-vous et qu'êtes-vous ? demanda une seconde fois mon père, mais avec plus d'autorité et d'énergie.

— Cordiani leva la main lentement, et me désigna du doigt.

— Il appartient à votre fille de répondre à cette question, comte Rosati, dit-il. Qui je suis, elle le sait ; ce que je suis, c'est elle qui en est cause, en partie ; ce que je serai, cela dépend de la réponse qui sortirait de ses lèvres.

— J'aurais voulu détourner la tête, mais il y avait de la magie dans le doigt avec lequel il me désignait, et cette magie me tenait immobile, tandis que son regard me fascinait comme celui du serpent fascine l'oiseau.

— Varina Rosati ! — c'était mon père qui parlait — Je t'ordonne de me donner, si solution il y a, la solution de cette énigme. Qui est et qu'est cet homme ?

— Comme il achevait ces mots, plusieurs autres invités accompagnés d'un certain nombre de domestiques du château, sortirent du ravin, par le sentier qu'on avait taillé dans le roc.

— Tous les yeux se tournèrent vers eux, dès qu'on les aperçut, et chacun frémit à la vue de l'objet qu'ils portaient.

— C'était le corps sanglant et brisé du marquis Savarito.

— Tout le monde recula d'horreur, tout le monde excepté Cordiani. Je vis ses lèvres se crispent en un cruel sourire, et je lus, comme s'il eût été écrit sur son front, le triomphe qui l'exaltait.

— Alors, et alors seulement, je sentis combien je haïssais ce démon, qui avait été la malédiction de mes jeunes années.

— Debout près du cadavre de Savarito, mon père m'adressa la parole d'une voix si pleine d'autorité, que j'obéis instinctivement.

— Relève-toi ! Varina, dit-il, et sois droite comme il convient à une fille de notre maison. A présent, réponds-moi, et, à la vue de ce cadavre meurtri, en présence de toutes ces personnes rassemblées, parle, que sais-tu de cet homme ?

— Il désigna de nouveau Cordiani, dont les yeux ne s'étaient pas un instant détachés de mon visage ; mais la suffisance et l'insolence qu'il témoignait avait réveillé en moi toute la fierté du sang qui coulait dans mes veines.

— Je lui rendis son regard avec tant de froideur et de dédain, que je le vis tressaillir, et son front devint sombre et menaçant.

— Je sais répondis-je à mon père, que cet homme est Matteo Cordiani le bandit calabrais, dont la tête est mise à prix.

— Mon mari devint d'une pâleur livide, et sa main chercha son stylet que, heureusement, il n'avait plus.

— Il ne fit pas d'autre mouvement.

— Est-ce tout ? demanda mon père.

— Non ; je sais aussi qu'il est le meurtrier de Giovanni, marquis de Savarito, dont le cadavre git à vos pieds.

— Misérable ! vociféra Cordiani. Toi aussi tu peux me trahir.

— Il s'arracha par un violent effort des mains de ceux qui le retenaient et s'élança sur moi ; mais avant qu'il pût m'atteindre, douze épées brillèrent au soleil, et je le vis tomber ensanglanté à côté du corps de celui qu'il venait de tuer.

— Alors tout tourna autour de moi, et je perdis connaissance.

— Quand je rouvris les yeux, je me trouvai dans ma chambre, entourée de servantes, et je vis mon père, qui, grave et sévère, se tenait debout à côté du lit.

— La crise de ma destinée était proche.

— D'une voix basse, je le priai d'ordonner à tout le monde de sortir.

— Je voudrais vous parler, dis-je, à vous seul.

— Les domestiques, obéissant à son geste, quittèrent silencieusement l'appartement.

— Mon père, toujours froid et sévère, se tourna de nouveau vers moi.

— Parle, dit-il ; nous sommes seuls.

(A continuer.)



AVIS AUX CONTRACTEURS

DES SOUMISSIONS cachetées adressées au soussigné, en-dossées : "Soumissions pour Travaux au Lac du Havre," seront reçues à ce bureau jusqu'à JEUDI, le 24ème jour de NOVEMBRE prochain, pour améliorations aux endroits ci-dessous mentionnés :

A L'ILE CHANTRY, Lac Huron, la construction d'un Brise-Mer et un Phare sur Rudeaux.

A GODERICK, Lac Huron, le dragage et travaux aux Piles nécessaires pour former l'entrée du Canal au Havre et l'élargissement du Bassin intérieur.

A RONDEAU, Lac Erié, l'élargissement du Chenal, pour creuser une partie du Bassin et la construction des Piles d'entrée, etc.

Les plans et spécifications peuvent être vus à ce Bureau, ou à la Maison de Douane, Goderick, le ou après LUNDI, le 7ème jour de Novembre prochain, où des formules de soumissions peuvent être vues.

Des soumissions peuvent être envoyées pour tous ces travaux ou pour toutes ces places ; mais elles devront être faites en conformité avec les formules imprimées.

Des noms de deux personnes solvables et responsables, résidentes de la Puissance, voulant devenir cautions pour l'accomplissement de ce contrat doivent être attachés à chaque soumission.

Le Département ne s'oblige pas d'accepter la plus basse ou aucune des soumissions.

Par ordre, (Signé) F. BRAUN,
Dépt. des Travaux Publics. Secrétaire.

Ottawa, 10 octobre 1870.

DEMANDE AU PARLEMENT

AVIS est par le présent donné qu'il sera demandé à la Législature de la Province de Québec, à sa prochaine Session, pour les propriétaires de la Pointe et de la Pêche à Marsoin de la Rivière-Onelle, un acte pour les incorporer en Société et pour d'autres fins, sous le nom de "Société de la Pêche à Marsoin de la Rivière-Onelle."

Québec, 13 octobre 1870.